



HAL
open science

Une représentation de l'Intifada en effet miroir dans le roman israélien en hébreu

Françoise Saquer-Sabin

► **To cite this version:**

Françoise Saquer-Sabin. Une représentation de l'Intifada en effet miroir dans le roman israélien en hébreu . Catherine Dalipagic. Guerres et conflits récents, La Représentation de la guerre dans les conflits récents : enjeux politiques, éthiques et esthétiques, Édition du Conseil Scientifique de l'Université Charles-de-Gaulle-Lille 3, collection UL3, pp.455-470, 2015, 9782844671325. hal-01648603

HAL Id: hal-01648603

<https://hal.univ-lille.fr/hal-01648603v1>

Submitted on 4 Feb 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Françoise SAQUER-SABIN

Une Représentation de l'Intifada en effet miroir dans le roman israélien en hébreu



Photo des drapeaux L1000538.JPG, Photo de Jean-Guilhem Saquer.

Citation qui l'accompagne :

*« Nous avons hissé beaucoup de drapeaux,
ils ont hissé beaucoup de drapeaux.
Pour nous faire croire qu'ils sont heureux.
Pour leur faire croire que nous sommes heureux. »*

Yehudah Amichai (1924-2000), (*Poèmes de Jérusalem*, traduit de l'hébreu et présenté par Michel Eckhard-Elial, Nîmes, éditions de l'éclat, 1992).

RÉSUMÉ/SUMMARY

Une Représentation de l'Intifada en effet miroir dans le roman hébraïque

La représentation du personnage arabe et du conflit israélo-palestinien dans la littérature hébraïque moderne suit les évolutions de la politique en Israël dans son rapport à cet « autre » qu'est le citoyen arabe ou le Palestinien des territoires de Cisjordanie ou de Gaza. La littérature romanesque reflète le désir des écrivains juifs de créer un personnage arabe de plus en plus autonome sur le plan littéraire. Entre la création de l'Etat (1948) et la première Intifada (1987-1993), le personnage arabe palestinien passe d'un état d'absence à une prise de parole, voire une fonction de narrateur, en ayant franchi pas à pas différentes étapes d'identification, physique, psychologique, sociologique, politique. Le soulèvement palestinien ou Intifada modifie l'image du Palestinien en Israël, tant chez les Arabes que chez les Juifs. Les combattants palestiniens deviennent des interlocuteurs, des partenaires pour d'éventuelles négociations. Le roman d'Itamar Lévy, *Lettres de soleil, lettres de lune* (1991) inverse le schéma narratif jusque là dominant en plaçant la conscience d'un personnage palestinien au centre de la narration, tandis que le personnage juif se résume à un stéréotype : le soldat, l'ennemi. La situation d'occupation est représentée à travers la conscience d'un enfant palestinien qui décrit sa réalité quotidienne en brouillant toutes les frontières entre imaginaire et réalité. La critique a insisté sur le caractère novateur du roman et sur la tentative d'attribuer une réalité à un autre peuple. Selon l'auteur, le livre n'est autre que la projection, dans un personnage palestinien, de ce que pense un israélien sur la façon dont on vit dans les territoires occupés.

Mots clés : roman, représentation, personnage, Israël, Palestine, Intifada, conflit.

The mirror image of the Intifada in the Hebrew novel

The representation of Arab characters and of the Israeli-Palestinian conflict in recent Hebrew literature follows the evolution of Israeli politics in its relation to the Other, whether as Arab citizen or as Palestinian from the West bank or from the Gaza strip. This fiction shows us that Jewish writers wish to create increasingly autonomous Arab characters, at least in the sphere of literature. Between 1948, when the state of Israel was created, and 1987-93, when the first Intifada took place, the Arab Palestinian character evolved from non-existence to presence, slowly going through various stages of identification — physical, psychological, sociological, and political. Ultimately, this character found a voice, and even took on the function of narrator. The Palestinian uprising — the Intifada — changed the image of the Palestinian in Israel among Arabs as much as among Jews. Palestinian fighters became interlocutors and partners for possible negotiations. The novel by Itamar Lévy, *Lettres de soleil, lettres de lune* [*Letters of the Sun, Letters of the Moon*] (1991), radically altered the previously dominant narrative structure by using a Palestinian character as focalizer, whereas the Jewish character in his novel was no more than a stereotype, of the soldier or the enemy. The occupation is represented through the consciousness of a Palestinian child whose description of his everyday life blurs the boundaries between imagination and reality. Critics have underlined the novelty of such an approach which tries to bring another population to life. The author himself has suggested that his book is a projection onto a Palestinian character of an Israeli understanding of life in the occupied territories.

ARRIÈRE-PLAN HISTORIQUE

- 1948 14 mai : création de l'État d'Israël.
15 mai : début de la première guerre israélo-arabe.
- 1949 Février-juillet : à Rhodes, signature d'accords d'armistice entre Israël et chacun des pays arabes
Septembre : échec des négociations de paix à Lausanne.
- 1956 29 octobre-7 novembre : deuxième guerre israélo-arabe.
Décembre : début du retrait des Israéliens du territoire égyptien, déploiement d'une force d'urgence des Nations unies à la frontière égyptienne (UNEF).
- 1959 Octobre : création du Fatah par Yasser Arafat, destiné à lutter contre l'entité sioniste.
- 1964 28 mai : création de l'Organisation de Libération de la Palestine (OLP), à Jérusalem, à l'initiative de la Ligue des Etats arabes.
- 1967 5-10 juin : guerre des Six jours. Conquête par Tsahal, l'armée israélienne, de la bande de Gaza, de la Cisjordanie (incluant Jérusalem-Est), du plateau du Golan et de la péninsule du Sinaï.
28 juin : annexion de la partie arabe de Jérusalem et de ses faubourgs à l'État d'Israël.
- 22 novembre : adoption de la résolution 242 du Conseil de sécurité qui prévoit le retrait d'Israël de(s) territoires occupés depuis 1967.
- 1968 22 juillet : premier détournement d'un avion israélien par un commando palestinien. Septembre : début de la « guerre d'usure » le long du canal de Suez. Elle prend fin en août 1970.
- 1973 6-24 octobre : guerre de Kippour. Attaque surprise d'Israël par l'Égypte et la Syrie.
- 1974 18 janvier : signature d'un premier accord de désengagement dans le Sinaï avec l'Égypte ; un autre suivra avec la Syrie sur le Golan (31 mai).
13 novembre : discours de Yasser Arafat à l'ONU, qui reconnaît le droit des Palestiniens à la souveraineté et à l'indépendance et qui accorde à l'OLP le statut d'observateur
- 1975 4 septembre : signature à Genève d'un accord intérimaire israélo-égyptien, qui conduira au premier traité de paix entre Israël et un Etat arabe.
- 1976 30 mars : « Journée de la Terre » organisée par les citoyens arabes d'Israël en protestation contre les expropriations. Commémorée désormais chaque année.
- 1977 17 mai : la droite nationaliste du Likoud remporte pour la première fois les élections à la Knesset, mettant un terme à la domination travailliste. Avec Menahem Begin au poste de Premier ministre, la politique de colonisation s'accélère.
19-21 novembre : visite à Jérusalem du président égyptien Anouar al-Sadate.
- 1978 mars : début du mouvement pacifiste Shalom Akhshav (La Paix maintenant).
17 septembre : signature des accords de Camp David entre Israël et l'Égypte.
- 1979 26 mars : traité de paix entre l'Égypte et Israël.
- 1980 30 juillet : loi fondamentale – Jérusalem « entière et réunifiée capitale d'Israël ».
- 1981 6 octobre : assassinat du président Sadate.
14 décembre : annexion du plateau du Golan.
- 1982 6 juin : invasion du Sud-Liban par Israël (opération « Paix en Galilée »).
16-18 septembre : massacre de centaines de Palestiniens dans les camps de Sabra et Chatila par les milices phalangistes, alors que Tsahal occupe Beyrouth-Ouest.
25 septembre : manifestations de 400 000 Israéliens pour obtenir une commission d'enquête indépendante sur les massacres du Liban. La commission Kahane est créée le 28 septembre. La responsabilité indirecte du chef d'état-major israélien et du ministre de la Défense Ariel Sharon sera établie en février 1983.

- 1987 9 décembre : début du soulèvement palestinien dans les territoires occupés, l'Intifada ou « révolte des pierres », qui durera jusqu'en 1993.
9 décembre : création du Hamas (Mouvement de la résistance islamique) par la Société des Frères musulmans.
- 1991 30 octobre-3 novembre : conférence de paix de Madrid.
- 1993 9-10 septembre : reconnaissance mutuelle entre Israël et l'OLP.
13 septembre : signature à Washington des accords d'Oslo par Yitzhak Rabin et Yasser Arafat.
- 1994 25 février : massacre à Hébron de 29 musulmans en prière par un extrémiste juif déterminé à faire capoter le processus de paix.
6 avril : premier attentat suicide perpétré par le Hamas.
26 octobre : signature du traité de paix israélo-jordanien.
10 décembre : attribution du prix Nobel de la paix à Yasser Arafat, Yitzhak Rabin et Shimon Peres.
- 1995 28 septembre : signature à Washington de l'accord intérimaire sur la Cisjordanie et la bande de Gaza, prévoyant la mise en place d'un conseil palestinien élu et le redéploiement de Tsahal hors des zones palestiniennes.
4 novembre : assassinat du Premier ministre israélien Yitzhak Rabin par un extrémiste religieux juif aux cours d'un rassemblement pour la paix.
- 1996 20 janvier : Yasser Arafat est élu président de l'Autorité palestinienne et ses partisans sont majoritaires au Conseil législatif.
Février-mars : vague d'attentats suicide sans précédent perpétrés par le Hamas.
- 1999 17 mai : élection au poste de Premier ministre du travailliste Ehud Barak.
4 septembre : signature des accords de Charm el-Cheikh entre Barak et Arafat.
- 2000 11-25 juillet : échec du sommet tripartite Clinton-Arafat-Barak à Camp David.
29 septembre : début de la deuxième Intifada, dite Intifada al-Aqsa, suite à la visite du chef du Likoud, Ariel Sharon sur l'esplanade des Mosquées.
- 2001 6 février : élection d'Ariel Sharon au poste de Premier ministre.
- 2002 Mars : réoccupation des villes de Cisjordanie.
- 2003 17 mai : rencontre d'Ariel Sharon et de Mahmoud Abbas pour la mise en œuvre de la Feuille de route arrêtée le 30 avril 2003 par le « Quartet » pour le Proche-Orient – États-Unis, Union européenne, Russie et ONU.
- 2004 11 novembre : mort de Yasser Arafat en France (Clamart).
- 2005 9 janvier : élection de Mahmoud Abbas comme président de l'Autorité palestinienne.
14 août-12 septembre : évacuation unilatérale de la bande de Gaza par Israël ; démantèlement des colonies et départ de l'armée.
- 2006 4 janvier : attaque cérébrale d'Ariel Sharon ; remplacé par Ehoud Olmert.
25 janvier : le Hamas remporte la majorité absolue aux élections législatives palestiniennes.
12 juillet : déclenchement de la « deuxième guerre du Liban » contre le Hezbollah après l'enlèvement de deux soldats israéliens. Cessez-le feu le 14 août.
- 2007 12-17 juin : le Hamas prend le contrôle de la bande de Gaza.
- 2008 27 décembre : attaque aérienne d'Israël contre la bande de Gaza, baptisée « Plomb durci ».
- 2009 17 janvier : cessez-le-feu dans la bande de Gaza.
- 2011 Mai : réconciliation officielle du Hamas et du Fatah au Caire.
- 2012 14-21 novembre : opération militaire israélienne à Gaza, appelée « Pilier de défense » en riposte à d'incessants tirs de roquette.
29 novembre : la Palestine obtient le statut d'État observateur à l'ONU.
- 2013 29 et 30 juillet : reprise à Washington des négociations entre Israël et l'Autorité palestinienne, gelées depuis septembre 2010.

TABLE DES MATIÈRES

Un personnage en évolution

L'incarnation du soulèvement, entre imaginaire et réalité

Genèse et réception du roman

Bibliographie sélective en français

 Œuvres de fiction

 Essais, entretiens

Critiques et analyses littéraires

 Revue

Françoise SAQUER-SABIN

Une Représentation de l'Intifada en effet miroir dans le roman israélien en hébreu

Un personnage en évolution

Le personnage de l'Arabe palestinien qui avait constitué, dans la littérature pré-israélienne, un objet d'observation de type anthropologique, ne suscite plus, à partir de la création de l'État (1948), la curiosité des auteurs hébraïques. Un processus d'absence se décline sous divers aspects jusqu'à la fin des années soixante-dix – absence de nom, absence de profondeur psychologique, absence de description physique, absence de parole.

La guerre des Six jours en 1967 crée une situation nouvelle. Les Arabes palestiniens de Cisjordanie et de Gaza sont passés sous contrôle israélien et les contacts personnels s'accroissent entre les deux peuples. Des vagues importantes d'ouvriers viennent quotidiennement travailler en Israël et les Juifs, de leur côté, sont amenés à occuper des fonctions dans les territoires occupés. Avant 1967, l'Arabe qui se situait de l'autre côté de la frontière suscitait un sentiment de peur et d'hostilité, un cauchemar. Désormais, l'Arabe palestinien, qu'il soit d'Israël ou des territoires « devient partie de la société israélienne, non comme un ennemi derrière la frontière ou comme un terroriste infiltré, mais comme représentant d'une classe sociale définie, entre autres choses, par l'appartenance nationale »¹. Dans cette nouvelle donne, la confrontation se construit de plus en plus sur la description d'un rapport de lutte de classes dans lequel les Arabes constituent une classe ouvrière exploitée et sous-estimée, tandis que leurs interlocuteurs juifs occupent les fonctions d'employeurs et de dirigeants.

Avec la guerre de Kippour, en 1973, la figure du héros devient plus complexe et variée; il acquiert une dimension psychologique, une indi-

1 — Ehud Ben-Ezer, « L'Arabe qui vit dans nos murs », *Iton* 77, mai-juin 1987, p. 21-23.

vidualité, un nom, et surtout, on lui donne la parole. Un véritable renversement thématique se produit². Jusqu'alors, l'orientation de la fiction était unilatérale. Elle ne visait pas les facteurs complexes générant le conflit entre Juifs et Arabes, mais les aspects, non moins complexes mais très différents, de la réaction juive aux conséquences de ce conflit. Le personnage de l'Arabe servait d'illustration au problème qu'il posait au protagoniste juif. La tendance des auteurs qui, à partir de 1977, ont mis fin à cette polarisation témoigne de « la conviction que les destinées des communautés arabe et juive en Israël ne pouvaient plus être traitées séparément, car elles étaient inextricablement liées dans une relation nuisible aux deux parties »³. Le résultat consiste en un déplacement du personnage arabe de la périphérie vers le centre. Le souci de représenter les deux parties en créant une interaction entre personnages de poids équivalent a conduit les auteurs à utiliser de nouvelles structures narratives. Les narrations antérieures étaient le plus souvent menées soit par un protagoniste-narrateur dans un discours du *je*⁴, soit par un narrateur omniscient avec focalisation sur le personnage juif⁵. Le point de vue était toujours juif.

Le nouveau personnage arabe participe à la narration, qu'il s'agisse d'un narrateur unique⁶, d'une voix narrative dans une vision polyscopique⁷, ou d'un personnage décrit en relief et en profondeur au même titre que les personnages juifs par un narrateur omniscient dans un récit du *il*⁸.

La parution, en 1977, de *L'Amant*⁹ d'Avraham B. Yehoshua (né en 1936) marque le début d'un processus d'individualisation du personnage arabe. Phénomène qui se traduit par une qualification dénominative, une description psychologique en relief, la description d'un environnement propre, et surtout une prise de parole.

Les descriptions, de plus en plus complètes et complexes, de l'univers intérieur et extérieur des protagonistes arabes contribuent, petit à petit, à pénétrer l'univers de l'autre, à se situer de « l'autre côté ». Le roman

2 — Gilad Moragh : « New Images in Israeli Fiction », *Prooftexts* 6, 2, Baltimore, 1986, p. 150-152.

3 — Gilad Moragh, *op. cit.*, p. 150.

4 — Chez Moshe Smilanski (1874-1953), Yossef Hayim Brenner (1881-1921), Benjamin Tamuz (1919-1989) dans *Un Concours de natation*, Amos Oz (né en 1939) dans *Mon Michaël*.

5 — Chez S. Yizhar (1916-2006), Amos Oz dans *Nomades et vipère*.

6 — *Confessions d'un bon Arabe* de Yoram Kaniuk (1930-2013), *Chambre close* de Shimon Ballas (né en 1930).

7 — *L'Amant* d'Avraham B. Yehoshua (né en 1936), *Le Sourire de l'agneau* de David Grossman (né en 1954).

8 — *Refuge* de Sami Michaël (né en 1926).

9 — Avraham B. Yehoshua, *L'Amant* [hébreu 1979], Paris, Calmann-Lévy, 1979, 460 p. (trad. Jacques Pinto).

de Sami Michaël (né en 1926), *Une Trompette dans le Wadi*¹⁰, dont la parution est antérieure à l'Intifada, s'inscrit déjà dans cette orientation. Les tentatives antérieures de confier tout ou partie du discours narratif à un personnage arabe n'étaient pas parvenues à produire véritablement un effet d'authenticité et de crédibilité.

D'un point de vue idéologique, le soulèvement palestinien ou révolte des Pierres ou Intifada, qui débute en 1987, a sensiblement modifié l'image du Palestinien en Israël, tant chez les Arabes que chez les Juifs. Le sentiment d'infériorité et d'apparente résignation des habitants de la rive occidentale et de Gaza a fait place à une fierté de leur part et à une admiration de la part de leurs frères d'Israël. Le rapport s'est inversé – les Palestiniens d'Israël qui étaient considérés comme nantis sont désormais méprisés pour leur matérialisme, tandis que les combattants palestiniens apparaissent comme les garants de l'âme palestinienne et les bâtisseurs de l'avenir. Chez les intellectuels juifs israéliens aussi, la révolte palestinienne a ouvert la voie à une reconnaissance de l'autre, à un dialogue. Les Palestiniens sont devenus des partenaires, des individus avec qui il est possible de discuter, de négocier, de faire la guerre, mais aussi d'envisager la paix. C'est ainsi que l'exprime l'écrivain David Grossman (né en 1954) dans un article publié deux ans après le début de l'Intifada :

« [...] le soulèvement a aiguë l'auto-détermination des Palestiniens en leur faisant voir positivement leur essence, pas seulement par rapport à nous, et en éliminant les frontières floues du mensonge nées de longues années d'occupation.

Les Palestiniens d'avant l'Intifada étaient [...] des gens qui s'effaçaient et se méprisaient [...] On ne pouvait collaborer avec eux que sur le terrain du mensonge. Avec les nouveaux Palestiniens, nous pourrions établir – si nous le désirons – une collaboration plus saine et plus normale. » (« *Erets re'ulat-panim* (Une terre au visage voilé) », *Yedi'ot Aharonot*, 8 décembre 1989)

Dans le quotidien travailliste *Davar*, l'écrivain S. Yizhar (1916-2006) définit la situation de la façon suivante :

« Ce n'est pas du terrorisme, ce ne sont pas des désordres, ce n'est pas de la subversion et ce ne sont pas des émeutes. C'est un peuple qui se lève. Il faut être bouché pour ne pas le voir » (*Davar*, 30 décembre 1987).

Le cheminement littéraire du personnage fait écho à cette reconnaissance de l'autre en tant qu'interlocuteur, en tant qu'aspirant, en tant qu'individu.

¹⁰ — *Une Trompette dans le Wadi*, Paris, Calmann-Lévy, 2006 [hébreu 1986], 324 p. (trad. Sylvie Cohen).

L'incarnation du soulèvement, entre imaginaire et réalité

*Lettres de soleil lettres de lune*¹¹ d'Itamar Lévy (né en 1956), véritable roman de l'Intifada, est le fruit d'une démarche novatrice. Jusqu'alors, le personnage de l'Arabe échappait difficilement à un cadre de qualification stéréotypée. Dans la majorité des cas, le point de vue dominant était celui de l'instance énonciatrice juive, et le personnage arabe avait pour fonction d'étayer la thèse défendue par cette instance. *Lettres de soleil lettres de lune* bouleverse les rapports. Non seulement parce que le narrateur est un Palestinien, mais parce que l'environnement de référence est palestinien et le personnage juif n'y est décrit que sous un aspect stéréotypé. L'univers juif se limite au camp militaire, le personnage juif est un soldat. Ses apparitions sporadiques ont pour fonction d'illustrer la position d'opprimé des protagonistes arabes à qui son implantation menaçante laisse peu d'espace libre.

Le personnage juif constitue la métonymie de l'occupation. Les soldats, qui n'apparaissent que dans un rôle de bourreaux sont désignés par « les soldats », « l'ennemi », « l'occupant ». Dans les deux derniers cas, l'emploi du singulier renforce le caractère stéréotypé de la désignation. Un autre personnage, secondaire, est appelé « la veuve juive », créature séductrice et maléfique qui attise le désir des soldats, mais aussi des Palestiniens qui se perdent pour elle.

La forme du discours s'apparente aux romans des auteurs arabes, tels que Émile Habibi (1921-1996) et Anton Shammas (né en 1950) pour ne citer que les Palestiniens d'Israël. La chronique d'un village se déroule sur plusieurs générations en partant du microcosme familial du narrateur pour se ramifier vers les différentes histoires des autres villageois. L'abondance des noms et des détails sur la vie et les actes des individus ressortit également au genre du conte oriental, ainsi que l'imbrication des aventures personnelles des uns et des autres.

Le roman s'organise dans l'ordre des lettres de l'alphabet arabe, qui ponctuent chaque chapitre, et que le narrateur, fidèle musulman, essaye d'apprendre et de repérer dans les textes sacrés. Sa foi inébranlable dans l'omnipotence des Écritures leur confère la vertu d'apporter des réponses à toute chose (p. 16) et de renfermer la détermination de tous les événements de la vie :

« Si seulement j'avais un livre du Coran, je l'ouvrirais à n'importe quelle page, je poserais un doigt aveugle sur l'un des versets, et je saurais

11 — Itamar Lévy, *Lettres de soleil, lettres de lune*, Actes Sud, 1997 [hébreu 1991], 250 p. (trad. Laurent Schuman).

par la première lettre qui de nous mourra bientôt sous les balles des soldats. » (p. 11)¹².

Le narrateur/protagoniste, Djaffar Omar Ismaïl Zakkut, est un jeune adolescent palestinien d'un village de Cisjordanie. Orphelin de mère, il vit avec son père, un riche exploitant d'une usine de crèmes glacées qui sera humilié par les soldats et tué par son fils aîné parce qu'on le soupçonne de collaboration (p. 110). Les deux frères aînés de Djaffar ont connu l'exil et la prison. Le second, particulièrement cher à son cœur, fait partie de ces « visages voilés », dissimulés derrière un foulard, qui caractérisent les militants de la cause palestinienne. Un diplôme d'ingénieur obtenu en Europe n'a pu être mis à profit à son retour (p. 79) et la seule étude qu'il exploite, de façon cruellement ironique, est l'art du cirque acquis à Riga. Il se déguise en Satan pour effrayer les soldats dans une dérisoire pantomime dont il connaît la limite : « Notre seul remède, c'est leur peur » (p. 76). La provocation bouffonne, poussée jusqu'à la mort, le conduit sur les toits et les pylônes électriques où il brandit le drapeau palestinien en hurlant un chant patriotique dans une sorte de danse sacrificielle (p. 73).

Le personnage du narrateur, caractère ambigu, révèle à la fois des aspects très enfantins, presque attardés, et une maturité difficilement crédible pour son âge. Cette faiblesse, relevée par certains critiques, est indubitable, mais nous verrons plus loin que la perception de ce personnage peut être orientée différemment. Sa construction, difficile à saisir, joue constamment sur l'imbrication de données réelles et de développements fantastiques, phénomène propre à la psychologie de l'enfant. Seulement, cet enfant là n'est pas si jeune puisqu'il devrait avoir largement dépassé le stade de l'apprentissage de la lecture :

« Malgré mon âge avancé, je ne sais encore ni lire ni écrire, à cause des écoles fermées et des instituteurs absents ». (p. 16)

Le retard scolaire résultant de l'état d'occupation s'accompagne d'un autre retard, d'ordre affectif et psychologique, provoqué par la souffrance et l'oppression. Retard désiré et entretenu par l'enfant qui cherche à repousser la fin de son illusion.

De façon générale, l'un des aspects novateurs du roman réside dans le façonnage de la réalité référentielle. Le chaos que constitue la situation représentée se traduit par une grande liberté narrative : souplesse du

12 — Les traductions sont effectuées par mes soins et restent volontairement près du texte. Toutefois, le livre étant traduit en français, je signale, pour chaque référence, la page correspondante dans l'édition française.

temps et des lieux de la narration, mépris des lois de la logique, effacement des frontières entre rêve et réalité¹³. Tous les aspects du soulèvement s'incarnent dans le personnage qui n'est autre que la somme des qualités extérieures qui lui sont attribuées :

« Les jeunes m'attendaient pour vérifier qui je suis, je suis l'enfant, je suis l'adolescent, je suis le villageois, je suis un montagnard, je suis un terroriste, je suis l'O.L.P., je suis Palestinien, je suis mon propre protecteur, je suis un âne, je suis un espion. » (p. 187).

Dans cette optique, tous les acteurs sont mobilisés et participent à la construction. L'âne, seul compagnon du narrateur, devient fou et dévore la Jeep des soldats qui se déchaînent contre lui (p. 152-154 et 242-243). L'environnement aussi se soumet à l'empreinte de la réalité. La description du village, des habitants et de l'environnement ne laisse aucune place à l'illusion réaliste – tous les éléments se plient à la marque d'une situation d'oppression :

« Le village tout entier est sur le flanc, recroquevillé. Les maisons grises se penchent comme pour tester leur équilibre. Les poteaux électriques sont couchés, tantôt à droite, tantôt à gauche. Les arbres, eux, sont courbés de naissance. Les animaux naissent avec les pattes antérieures légèrement allongées. Les gens ont le front près du sol. Les montagnes s'inclinent de plus en plus vers l'avant, ainsi que les collines, tandis que les égouts se déversent et entraînent les ruelles vers la rue des commerces. Qui pose ses chaussures à côté de son lit, les retrouve le matin près de la porte d'entrée. » (p. 10)

Une distanciation ironique marque toutefois les limites de l'allégorie :

« Mais, peut-être, n'est-ce qu'une fable, une histoire édifiante. Est-ce qu'un âne doit risquer sa vie pour servir d'illustration littéraire ? » (p. 243)

Le fondement allégorique atteint une dimension mythologique dans l'illustration du rapport avec la terre. La mère patrie est symbolisée par la grand-mère atteinte d'une boulimie inhumaine (p. 82). Déesse insatiable, elle engloutit sans discontinuer les énormes quantités de nourriture, que le jeune narrateur lui apporte telle une offrande. Le retour à la terre s'opère dans un phénomène de fusion (p. 90), des racines lui poussent et elle est absorbée par la terre qu'elle alimente avec tout ce qu'elle a avalé (p. 155). Même une fois mort, ce personnage de déesse-mère continue d'être spectateur des événements et les racines continuent de pousser.

13 — Le narrateur, par exemple, ne sait plus très bien faire la part de ce qu'il a rêvé et de ce qu'il voit réellement (p. 46, 93) ; les temps et les faits se confondent (p. 46).

Mais son destin est celui du peuple et lorsque le narrateur séjourne à l'hôpital, elle cesse de s'alimenter.

Le champ lexical du roman se situe dans le domaine de la guerre et de l'occupation : couvre-feu, soldats, ennemi, camp. Les paysages et les actions constituent des métonymies de l'Intifada : le village couché, désolé, soumis (p. 10), le camp des soldats (p. 10-12), les rideaux de fer aux devantures des boutiques (p. 11.), la vie de misère (*ibm.*), les jets de pierre (p. 9), la destruction de la maison par l'armée (p. 181). Le couvre-feu permanent met toute la vie en état de siège, sans compter les problèmes de subsistance consécutifs au manque de travail :

« Un couvre-feu permanent s'étend sur le village. Il y a des jours de couvre-feu et des nuits de couvre-feu, il y a des levers de soleil de couvre-feu et de couchers de soleil de couvre-feu, il y a des pluies de couvre-feu, et des fêtes de couvre-feu, un ramadan de couvre-feu, il y a des prières de couvre-feu et un Coran de couvre-feu, il y a des enfants de couvre-feu, une nourriture de couvre-feu, des vêtements de couvre-feu, des jeux, des punitions, des amis, des aventures. Pour quelques heures seulement, la vie reprend son cours, afin que l'on puisse s'acheter mutuellement de la nourriture, échanger des pneus, jouer sa vie avec les soldats. A huit heures, le village redevient mort. » (p. 62)

Les ordres d'expulsion, également, ponctuent la vie des familles (p. 120), ainsi que le retour des corps après une disparition plus ou moins longue (p. 173). Un état de mort-vivant s'installe, illustré par des allégories de la mort. L'oncle ensorcelé dort pendant cinq années, mais par une ironie du sort, c'est lui qui possède la plupart des terres du village (p. 224-227). Le grand-père momifié dans un plâtre fait figure de spectre de la mémoire, seulement lorsque le jeune garçon brise le moule, le corps a disparu (p. 194-195). Le thème de la résurrection des morts complète l'allégorie avec une savoureuse discussion entre les différents membres et organes pour savoir lequel est le plus important (p. 124-126).

L'identification avec l'ennemi, qui constitue l'une des manifestations du syndrome de l'occupé, est figuré dès le premier chapitre dans un étrange jeu de masques et de miroirs. Un défilé nocturne « en l'honneur de la fête des masques de l'ennemi » (p. 7) s'organise autour du camp des soldats avec une forte proportion de Moshé Dayan, de soldats et de policiers. Le désir d'inverser les rôles d'occupant-occupé se cristallise sur le personnage de Moshé Dayan, symbole de la force militaire d'Israël, par l'intermédiaire du déguisement et de l'illusion (p. 92). La parodie de la fête juive de *Purim* ne manque pas d'intérêt. *Purim*, ou fête des sorts, commémore la tentative d'extermination des Juifs dans l'Empire perse en pleine expansion (IV^e siècle avant notre ère). Fête de l'exil par excellence, elle montre comment le sort a pu être inversé en faveur des Juifs

du royaume en déjouant la stratégie diabolique du ministre exterminateur. Le déguisement, normalement interdit par la loi juive, est l'une des manifestations de la fête dans laquelle les transgressions sont ritualisées dans un jeu de masques où se confondent les bons et les méchants.

Quel refuge pourrait contribuer à reconstruire l'individu et à lui permettre d'échapper à l'état de siège ? La nostalgie et le rêve. Le retour à Jérusalem, énoncé comme une construction de l'esprit¹⁴, est décrit comme une épopée légendaire dans laquelle le héros rencontre un vieillard respectable et respecté qui lui montre le chemin et raconte des histoires propres à chasser les démons et à faire oublier le malheur du présent (p. 43). L'écriture, comme le masque, constitue un code que les soldats ne pourront déchiffrer. Seulement, le narrateur ne termine pas l'alphabet. Les étourdissements et pertes de conscience, ainsi qu'une blessure à la tête et les coups des soldats font de ce personnage-narrateur l'incarnation du destin du Palestinien révolté et martyr.

Genèse et réception du roman

La critique insiste sur le caractère novateur du roman, pour ses aspects à la fois thématiques et narratifs. Elle souligne la méconnaissance de la réalité palestinienne chez les Israéliens et l'apport de ce roman dans la découverte d'une réalité ignorée. Pour la plupart des analystes, aucun message politique n'est apporté, aucune description factuelle, mais une tentative d'attribuer une réalité à un autre peuple.

Le choix d'un enfant pour assurer la charge de la narration est interprété comme une astuce d'écrivain, susceptible de permettre, d'une part une certaine candeur, d'autre part une grande liberté d'imagination. L'auteur, lui-même donne quelques clés de son personnage en expliquant notamment l'uniformité du ton de la narration :

« La vie quotidienne de Jaffar est composée d'événements traumatisants comme la mort et le meurtre et il en rend compte sur le même ton qu'il rend compte des agapes incroyables de sa dévoreuse grand-mère, du défilé carnavalesque de la fête de *Purim*, de la visite du célèbre sage chez son père, de l'usine de crèmes glacées de son père, du mort qui n'est plus dans sa tombe et autres événements à la limite du fantastique. [...] C'est le ton d'un enfant qui essaie de ravalier ses larmes et de considérer toute chose – du meurtre des siens jusqu'aux faits les plus farfelus – comme une réalité qu'il faut accepter rapidement pour devenir rapidement un homme. C'est ainsi que sur un ton monocorde, presque incidemment, il raconte la mort de son frère, ou la vision ahurissante de son père vénéré

14 — « Je revins au village, que j'avais pris pour Jérusalem. » (p. 135).

en train de se faire assassiner à la hache par son fils aîné. » (*Mussaf hadashot*, 11 octobre 1991)

L'identification entre l'auteur et le narrateur, ou comment un auteur juif israélien a-t-il pu se fondre dans l'intériorité d'un enfant palestinien, sont des questions récurrentes qui apparaissent sous différentes formes dans les articles et entretiens. Lévy a appris l'arabe pour les besoins du livre et s'est plongé dans un autre univers. Il ne définit pas, cependant, son personnage comme « autre », mais comme une expression de sa propre intériorité. A la question d'un journaliste qui lui demande : « Comment êtes-vous entré dans la peau d'un enfant arabe ? », il répond :

« Je me mets à penser comme un petit enfant qui vit dans les territoires. Je me suis enfermé chez moi, j'ai lu sur la littérature arabe, j'ai écouté de la musique, j'ai regardé la télévision jordanienne, la prière du vendredi, j'ai pris des manuels d'arabe. Et ce que j'apprends, c'est ce que sait l'enfant. J'ai créé, en moi, un enfant arabe. Un enfant qui a peur des soldats, qui écoute de la musique, qui hume des odeurs. Ce livre est peut-être pour moi une sorte de maturation, à l'âge de 36 ans, je me mesure à l'état d'occupant. Ce livre n'a pas pour sujet un enfant palestinien dans les territoires. Ce livre traite de ce que pense un israélien de 36 ans sur ce qui se passe dans les territoires. » (*Ma'ariv*, 25 octobre 1991)

Il n'est pas inutile, pour comprendre le discours, de rappeler la genèse du roman. À la photothèque du journal *Hadashot* où Itamar Lévy était employé, alors que les photos de l'Intifada commençaient à affluer, il se rappela une technique qu'il avait apprise en faisant du théâtre. L'exercice consistait à prendre une photo de l'époque à laquelle se déroulait la pièce, à choisir un personnage et à essayer d'entrer dans ce personnage. Le livre a été construit de cette façon, à partir d'images. Par exemple, l'image de la grand-mère gloutonne qui est tellement grosse qu'elle ne peut pas lever les doigts pour faire le V de la victoire (p. 45) s'inspire d'une photo publiée dans le journal *Hadashot*, montrant un enfant sur un lit d'hôpital avec sa grand-mère assise à côté de lui : l'enfant fait le V de la victoire tandis que la grand-mère lève une main amputée.

Le fait que l'image soit à l'arrière-plan d'un grand nombre de personnages ou de situations évoqués dans le roman aide à comprendre la construction du discours du narrateur et remet en cause les critiques ayant soulevé le manque de crédibilité du discours d'un enfant à la scolarité retardée. Le narrateur ne sait ni lire ni écrire. La langue avec laquelle il décrit la réalité est construite sur les images que voient ses yeux. La conscience narrative n'organise pas les événements selon une chronologie, ne les explique pas, ne les juge pas en termes de bien ou de mal,

d'importance ou d'insignifiance, de réalité ou de fiction – la réalité est une collection de photos.

Une distinction de valeur s'opère entre l'oeil et la langue. L'oeil est identifié à la description, la langue au pouvoir de conceptualiser, d'expliquer, de caractériser. Tout au long du livre, s'accroît la foi du narrateur dans le lien existant entre la possibilité de comprendre la réalité et d'agir en conséquence, et le fait d'apprendre la langue, mais aussi l'écriture, l'alphabet. Plus il approche de la fin de son étude, plus il comprend que ses possibilités d'agir sont très réduites. Et il tente d'étirer le temps d'apprentissage pour retarder le moment où son attente se révélera être une illusion.

Dans une recension du roman, Eddy Ofir déclare : « Ce livre fait mal parce qu'il parle de nous. Dans notre langue. Il parvient à restituer le point de vue de l'autre, du vaincu, dans la langue de l'occupant, sans augmenter ou atténuer les rapports de force dans la langue en question. Grâce au fantasme, qui neutralise d'emblée la langue des faits complaisants et des justifications prétentieuses, ainsi que par les lettres arabes qui placent le lecteur hébraïque dans une position d'infériorité »¹⁵. Et il rappelle les propos de l'auteur palestinien d'Israël Anton Shamas :

« Le trou noir qui s'est formé dans la langue hébraïque depuis 1967 légitimise l'occupation : tout ce qui n'est pas exprimé n'existe pas. Hormis quelques enclaves, l'occupation n'existe pas sur la carte de la littérature israélienne. » (*Politika* 4, 1985)

Il semble qu'Itamar Lévy ait créé l'une de ces enclaves.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE EN FRANÇAIS

Œuvres de fiction

Grossman, David, *Le Sourire de l'agneau* [hébreu 1983], Paris, Seuil, 1995, 351 p. (trad. Gisèle Sapiro).

Lévy, Itamar, *Lettres de soleil, lettres de lune* [hébreu 1991], Actes Sud, 1997, 250 p. (trad. Laurent Schuman).

Michaël, Sami, *Une Trompette dans le Wadi* [hébreu 1986], Paris, Calmann-Lévy, 2006, 324 p. (trad. Sylvie Cohen).

Yehoshua, Avraham, B., *La Mariée libérée* [hébreu 2001], Paris, Calmann-Lévy, 2003, 630 p. (trad. Francine Levy).

15 — Maariv.

Critiques et analyses littéraires

Saquer-Sabin, Françoise, *Le Personnage de l'Arabe palestinien dans la littérature hébraïque du xx^e siècle*, Paris, CNRS Éditions, mai 2002, 224 p.

Revue

« La Littérature israélienne aujourd'hui : miroir d'une société multiple », *Yod* n°14, Paris, octobre 2009.